

Le Paléolithique français et la systématique préhistorique

par J. L. B a u d e t , Paris

On connaît la place occupée par la France à l'aurore des recherches préhistoriques. Elle a laissé, comme témoins promoteurs, le nom de stations éponymes aux stades actuellement usités.

Il n'est pas dans notre intention de reprendre en détail l'échelle chronologique des faits jalonnant l'évolution des connaissances acquises depuis les premiers travaux français. Nous avons cru plus utile de dégager des découvertes récentes l'actuelle vision du Paléolithique de notre pays, telle qu'elle apparaît sous l'influence des découvertes universelles et l'action des chercheurs contemporains.

Les observations préliminaires, ayant contribué à l'élaboration de la classification typologique mondiale, sont considérées comme issues pour la plupart d'examen exécutés sur des séries obtenues par triages, souvent involontaires, résultant de méthodes limitées par des moyens réalisateurs restreints.

D'autre part, un schéma conventionnel d'une répartition circonscrite à des sites privilégiés a longtemps faussé notre conception synthétique.

On peut admettre maintenant que le territoire français est couvert de gisements, dont certains seuls ont été étudiés avec précision et les résultats acquis, loin d'être empreints de conjectures sur de grands courants d'influence, réunissent principalement des données objectives. C'est-à-dire un ensemble de recherches précises d'ordre typologique, géochronologique, climatique, faunique et botanique.

Il faut dire également que nous en sommes arrivés à la formule, déjà longtemps adoptée hors de France, de l'équipe de spécialistes et, elle commence à porter ses fruits.

Cet examen superficiel des données actuellement acquises débutera par les phases les plus reculées.

Le terme «Chelléen» créé par Gabriel de Mortillet, à la suite des découvertes d'Ameghino, Chouquet et de D'Acly, à Chelles, en Seine-et-Marne, et son dérivé le «Pré-Chelléen» de Commont, doivent céder la place à l'«Abbevillien» de l'Abbé Breuil; étant donné que Abbeville offre une stratigraphie plus précise et une gamme typologique plus homogène.

Rappelons que le niveau de Chelles, cailloutis de pente soliflué contenant les formes les plus archaïques, est situé en basse terrasse et se trouve inclus dans des formations à Acheuléen en place. Il occupe, paraît-il, une position fin-Mindel et Mindel-Riss, tandis qu'à «La Porte du Bois» d'Abbeville, il est incontestable que la couche d'argile grise à faune plio-pleistocène contenant les bifaces taillés au percuteur de pierre et sur l'enclume, doit être mise en parallèle avec la phase tempérée-chaude du Gunz-Mindel.

Cette façon d'envisager la question nous est d'ailleurs confirmée par d'autres stations étudiées personnellement:

- 1° — Le site de la Malassise à Châteaudun (Eure-et-Loir), qui a fourni des bifaces à taille au percuteur et sur enclume dans un niveau pétrographiquement similaire à celui d'Abbeville et sous-jacent à des couches acheuléennes en place.

- 2° — Plus au Nord, la station de Mont-St-Eloi, près d'Arras — vieux témoin pléistocène accroché à une colline tertiaire — montre, dans des dépôts interglaciaires surmontés de niveaux acheuléens, des bifaces abbevilliens.
- 3° — Le gisement de Quiévy, près de Solesmes (Nord), autrefois découvert par Gosselet, Cayeux et Ladrière, offrait, sous un niveau roussâtre sablo-argileux à limandes acheuléennes anciennes, un horizon argileux grisâtre à types abbevilliens. Mais ici se révèle une caractéristique spéciale: des hâchereaux proches des «Clivers» du Stallenbosh africain dominant à raison d'environ 80% de la totalité.
- 4° — Plus près de Paris, à Sannois (Seine-et-Oise), un des plus actifs amateurs préhistoriens, M. E. Giraud, trouve à cet endroit une industrie abbevilloïde dans un horizon stratifié à la base de couches solifluées à acheuléen. (Mais ici un autre facteur intervient, il s'agit d'outils en grès lustré posant du fait même de leur constitution, un autre problème typologique différent.)
- 5° — Dans un autre ordre d'idées, l'Abbevillien de Charente et de Dordogne, déplacé par solifluction ancienne, nous prouve que cette autre région française a été occupée par l'homme gunz-mindélien.

Les industries plus ou moins «Pebble Culture» de la terrasse de 80 m. de Mondavezan en Haute-Garonne, sont probablement contemporaines ou peut-être d'époque antérieure, mais nous touchons là une autre famille technico-typologique.

Bien entendu une mise au point définitive de la question du Chalossien landais serait appréciable pour compléter notre tour d'horizon. Breuil et Méroc considèrent qu'il s'agit d'un ensemble du Paléolithique inférieur. Il en est de même du gisement de St-Prest sur l'Eure, qui manque d'un examen plus approfondi.

Cette vision fragmentaire de l'extension en France de la technique abbevillienne est limitée actuellement aux régions Nord et Ouest. Le Centre et l'Est, ainsi que Sud-Est, ne nous fournissent que des témoins sporadiques tels que le biface de Monaco. Peut-être, selon l'Abbé Breuil, cette carence est-elle due à l'utilisation de matières facilement altérables tels que le calcaire; mais il se peut également qu'il y ait insuffisance d'exploration.

On peut conclure que l'Abbevillien est une industrie nettement individualisée par la technique de sa taille à éclats courts mal répartis, résultat de travail au percuteur de pierre, et qu'elle occupe une position très bien définie dans la chronologie des temps pléistocènes durant l'interglaciaire Günz-Mindel. Bien entendu il existe des formes de transition à l'Acheuléen, qui sont évidemment plus récentes.

Avant la grande famille acheuléenne, dont les éléments sont innombrables, il convient de nous arrêter à l'ensemble, débité sur enclume du *C l a c t o n i e n*.

Tout le monde sait que Breuil a montré l'existence de faciès clactoniens en plusieurs points de la région classique picarde de la vallée de la Somme.

Les renseignements glanés sur les sites de St-Acheul et d'Abbeville sont évidemment assez anciens; mais les études stratigraphiques de Mareuil et de Liercourt montrent qu'il existe plusieurs phases de cette technique industrielle où il n'est pas définitivement exclu qu'il y ait subsistance de types amygdaloïdes.

L'étude magistrale de l'Abbé Breuil, parue en 1932 dans «Préhistoire» fait également mention des sites d'Abilly en Indre-et-Loire, du Havre en Seine-Inférieure, des couches inférieures de La Micoque, de Curson, dans la Drôme, et des niveaux de base de la Grotte de Monaco.

Ajoutons à cette précieuse liste la découverte qu'il m'a été donné de faire dans le département du Nord, près de Valenciennes, en moyenne-terrasse de l'Escaut, d'éléments

clactoniens à angle frappe débitage très ouvert, trouvés dans un cailloutis séparé d'une couche graveleuse levalloisienne plus élevée par un niveau fluviatile sableux. L'ensemble d'outils recueillis est indemne de bifaces.

La grotte de Fontéchevade en Charente — fouillée avec tant de soins par Mlle Henri-Martin — présente, sous le niveau tayacien ayant fourni la célèbre calotte cranienne, un horizon à caractères nettement clactoniens offrant une faune spéciale (ours, daim, tortue, castor et perdrix méditerranéenne).

Notons en passant que la Vallée du Clain, au sud de Poitiers, fournirait, d'après les plus récentes observations (encore inédites) un niveau à éléments clactonoïdes; (mais il convient d'être prudent avant publication des résultats obtenus).

Que peut-on conclure du Clactonien de France? De toute évidence les sites étudiés et connus sont encore trop peu nombreux pour donner une claire idée de la question. Néanmoins, il ne semble pas que l'on puisse affirmer une absence totale de bifaces aussi nette qu'en Angleterre et, si l'on adopte l'hypothèse de l'Abbé Breuil suggérant une alternance des peuplades à limandes avec celles à éclats dans des conditions climatiques différentes, on peut imaginer que certaines contrées ont connu des phases intermédiaires. Il est vrai que les sites méridionaux font parfois preuve d'une pureté typologique remarquable, mais sous l'influence de matières premières différentes de la zone septentrionale française.

En définitive, le Clactonien français n'offre pas encore les caractères d'une individualité suffisamment nette pour former un groupe typologique indépendant. Il semble plus prudent de le considérer comme une manifestation technique employée presque exclusivement dans certaines phases du Paléolithique primitif.

Le Tayacien.

Cet ensemble industriel, sorte de Pré-Moustérien, déjà signalé dans des stations célèbres telles que celles de La Micoque (niveaux inférieurs à la zone à bifaces) et de La Ferrassie (couche de base) est actuellement en cours d'étude précise dans les gisements de Fontéchevade en Charente, d'Arcy-sur-Cure dans l'Yonne, et on le situe au-dessus d'un Clacto-Levalloisien dans la vallée du Clain.

Rappelons qu'il s'agit d'outillage, la plupart du temps exécuté en matière moins homogène que le silex (chaille ou meulière), donnant évidemment un travail moins précis. Il se trouve en général au contact d'une faune à caractères tempérés.

Les instruments recueillis sont interprétés comme pointes, racloirs, scies, etc. . . . , avec toute la réserve qu'il convient d'apporter à l'égard d'un groupe aussi fruste.

Notons quelques nuances: à La Micoque, le Tayacien se trouve sous le niveau caractéristique du Riss-Würm, mais fort probablement dans la même phase; à Fontéchevade il est sous le Moustérien froid ce qui s'observe également à Arcy-sur-Cure où Leroi-Gourhan en ferait plutôt un Moustéroïde de carence, parce qu'il est limité à la base par une sorte de Moustérien à faune plus froide. Ici le problème ne semble pas éclairci avec certitude, étant donné que la position originelle du niveau inférieur ne peut être absolument affirmée.

Le meilleur site semble être représenté par le gisement de Fontéchevade où la couche tayacienne, formée de sable argileux, comporte un seul horizon sans niveaux stériles et mesure environ 6 m. de hauteur. Elle est recouverte par un épais plancher résultant de blocs tombés de la voûte et de fragments angulaires cimentés entre-eux. La matière utilisée par les préhistoriques est constituée de rognons siliceux du Bajocien, de chaille et de galets.

Mademoiselle Henri-Martin y distingue deux techniques: l'une de tradition clactonienne et l'autre de tradition levalloisienne. C'est pour ces raisons que nous l'avons fait figurer avant le groupe acheuléen et celui bien homogène du Levalloisien.

Il semble bien imprudent de vouloir tirer des conclusions précises de cet ensemble industriel qui n'apparaît en général que dans des régions présentant des matériaux chailleux; on pourrait songer que, dans la plupart des cas et dans des circonstances climatiques toutes particulières d'une phase tempérée, certaines conditions d'érosion géologique auraient présenté l'avantage d'offrir aux peuplades indigènes ces matériaux débarrassés de leur milieu calcaire originel. Restons donc sur une position réservée au sujet de cette technique qui n'apparaît en général que dans les régions à substratum jurassique, bien qu'elle puisse représenter un complexe pré-moustérien, clactono-levalloisien.

La grande famille Acheuléenne ne fera pas l'objet d'une longue discussion étant donné les nombreuses études publiées sur elle et la remarquable classification établie par l'Abbé Breuil, tableau chronologique dont les éléments principaux restent les fils directeurs des recherches contemporaines. Hormi quelques détails, l'allure typologique générale demeure la suivante:

- 1° — Phase de transition de l'Abbevillien avec abandon de la technique de taille à la pierre et adoption progressive du façonnement au bois et à l'os.
- 2° — Suit l'époque des limandes subovales à section lenticulaire aplatie.
- 3° — Viennent ensuite les bifaces piriformes à base souvent recouverte du cortex originel.
- 4° — Un léger métissage des deux types précédents avec présence d'éclats.
- 5° — Enfin les types micro et macrolancéolés du Riss-Würm.

Cette classification typologico-chronologique s'adapte parfaitement aux régions à matériel crétacé de la moitié septentrionale française. Mais dès qu'on abandonne cette contrée pour des secteurs où furent utilisées des matières gréseuses, quartzitiques ou calcaro-siliceuses, tels par exemple: la vallée de la Garonne ou le Sud-Est de notre pays, les formes deviennent plus frustes, accompagnées de «Choppers» subelliptiques, de pièces plus ou moins «Pebble-Culture», et dans les phases tardives des traditionnels palet-disques et éclats languedociens.

Deux thèses s'affrontent actuellement:

- 1° — S'agit-il de techniques d'influence matérielle, ou bien
- 2° — de cultures d'éléments ethniques ou de civilisations dissemblables.

Aucune preuve certaine pouvant renforcer la seconde hypothèse, malgré les alléchantes perspectives envisagées et les relations déjà signalées avec les techniques méridionales, ne permet de prendre actuellement position pour elle. Par contre, l'influence du matériau sur le façonnement ne peut être contestée comme facteur principal de modification typologique.

Peut-être est-ce la même raison qui est intervenue lors de la période d'épanouissement levalloiso-moustérienne.

Le Levallaisien

Le territoire géographique des stades Riss, Riss-Würm, de pureté typologique levalloisienne correspond généralement à la région productrice de matériel crétacé de volume appréciable permettant le débitage généreux d'éclats de grande taille. Mais il convient de faire ressortir, d'une façon bien évidente, les caractères d'homogénéité de cette famille en regard de la complexité de l'ensemble moustérien.

De l'Escaut à la Loire, à part quelques exceptions, s'étend l'aire principale de répartition des phases les plus anciennes du Levallaisien créé par l'Abbé Breuil quand il dégagait les caractères d'individualité de cette industrie: grands éclats comme nous l'avons dit, lame à fréquence élevée dans certaines phases, plan de frappe préparé sur le nucleus, nuclei discoïdes caractéristiques (détails universellement connus).

Cet aspect existe principalement dans les stades les plus anciens dont la position chronologique des éléments les plus reculés est actuellement discutée.

Les Levallois I et 2, provenant de basse-terrasse de la Somme, d'un cailloutis attribué au Riss par l'Abbé Breuil, sont considérés comme n'occupant pas leur position originelle et devant appartenir à une phase climatique antérieure. Certains auteurs contemporains affirment qu'ils ne peuvent être plus anciens que le Würm.

A l'appui de la thèse anté-rissienne de Breuil, signalons plusieurs gisements de la crête de partage Escaut-Oise, qui fournissent des éclats de cette technique dans des sédiments antérieurs aux dépôts rubéfiés de l'interglaciaire Riss-Würm.

Notons également, bien entendu en dehors du périmètre précédemment délimité, l'annonce d'un horizon levalloisien à peu près pur dans les niveaux inférieurs de la vallée du Clain.

Dès qu'on se déplace vers le Sud, il ne peut être question d'ensembles levalloisiens homogènes, mais de technique levalloisienne utilisée conjointement à d'autres dans les phases pré-moustériennes.

Il serait fastidieux de s'étendre trop longuement sur les détails de la grande famille si complexe du Moustérien qui, outre son faciès de La Quina et celui de tradition acheuléenne, comprend de nombreux éléments de technique levalloisienne.

Que dire des recherches sur le Moustérien: présence de nouveaux éléments néanderthaliens en Charente (La Chaise), en Dordogne et dans l'Yonne (Arcy-sur-Cure) et d'indices fauniques spéciaux tels que l'antilope saïga à La Chaise.

Ce sont plutôt les phases finales qui font l'objet d'observations particulières: Arcy-sur-Cure montre toute la succession du Moustérien classique de la première phase du Würm jusqu'à l'Aurignacien-Périgordien, en passant par les formes denticulées (ou festonnées) caractéristiques autrefois signalées à Font-Mort par le regretté Darpeix et, les stades abri-Audi et Chatelperron.

Plus curieuses encore sont les phases finales de la région de l'Ardèche avec des instruments à retouches ventrales, c'est-à-dire sur la face d'éclatement, la présence de quelques couteaux à dos du type abri-Audi et de perçoirs, et l'absence de bifaces. Les racloirs latéraux à retouches écailleuses classiques y sont assez rares (l'Abri Maràs).

On peut ajouter à ces exemples pouvant être de transition, celui des grottes de l'Ile-de-France, où un Moustérien à nombreuses pièces festonnées est contemporain d'incisions pariétales rectilignes.

Le Paléolithique supérieur

Cette période qui se présente de plus en plus à nos yeux comme une sorte de Moyen-Age de la Préhistoire, avec toute la complexité qu'elle offre, peut se résumer actuellement, dans ses phases les plus reculées, de la façon suivante:

- Facies plus ou moins de transition Châtelperron
- Aurignacien inférieur avec burins d'angle et grattoirs carénés très frustes
- Aurignacien moyen ou typique à prédominance du burin busqué et grattoirs carénés très soignés

A cette forme classique, qui se rencontre dans un état de pureté à peu près constant dans toute la France, succèdent les industries gravettiennes ou périgordiennes dont les prolongement atteignent certaines phases épipaléolithiques et mésolithiques.

En supposant que la succession périgordienne, telle qu'elle fut établie par Denis Perony en Dordogne, puisse être mise en parallèle avec les stades aurignaciens, il est évident qu'on ne peut en faire une règle générale pour la France entière et que les ensembles à lames plus légères couronnent habituellement les dépôts aurignaciens typiques.

Une constante utile à noter apparaît à la limite du Moustérien et des industries moustéroïdes aux ensembles aurignaciens; c'est celle de la présence d'éclats et lames denticulées auxquels s'ajoutent des couteaux à dos genre Abri Audi qui évoluent vers la pointe de Châtelperron. Les coups de poing ou petits bifaces n'y subsistent que très rarement.

Ces mêmes caractères se retrouvent parfois à la base du Solutréen français, dans les niveaux du Protosolutréen à pointes planoconvexes d'Ardèche et de Dordogne.

Nous n'aurons pas de traits spéciaux à rappeler dans le Solutréen bien que les bifaces foliacés, promoteurs des pointes de laurier, y fassent nettement apparition vers la base, ce qui laisse supposer un renouvellement des vieilles techniques acheuléennes peut-être par l'intermédiaire du Moustérien de même tradition. On pourrait suggérer alors une évolution toute spéciale du protosolutréen avec souche ou racines dans le Moustérien denticulé supérieur.

Nous ne négligeons pas ici, pour ce qui concerne la réapparition des bifaces foliacés, la thèse du courant oriental dont Předmost serait un centre. Ainsi qu'un apport possible de la péninsule Ibérique. Mais localement il convient de citer de nombreux exemples d'industries de transition qui s'y révèlent; soit au contact moustéro-aurignacien, soit à la base du Protosolutréen, à celle du Solutréen proprement dit, et dans les niveaux inférieurs au Magdalénien classique.

Quelques exemples récents: Le Figuier, Le Grand Abri de Laussel, La Grotte Néron à Syons, le Roc en Paille, l'Abri Maras, Badegoule . . .

Nous passerons sur le Solutréen supérieur qui n'offre aucune découverte récente en dehors d'un extrême point Nord à formes à crans situé à 50 kms au sud de Paris.

Mais directement à la surface du Solutréen supérieur repose habituellement ce proto-magdalénien si discuté actuellement. L'ensemble assez complexe présenterait un débitage par sectionnement en tranches subparallèles d'un nucleus plus ou moins cylindrique et un outil spécial à retouches abruptes dit «raclette».

Notons qu'à l'exemple de toute nouvelle idée, celle-ci fait naître bien entendu du protomagdalénien dans de trop nombreuses stations dont la stratigraphie est cependant imprécise.

Les inventeurs citent comme stations types: Le Placard, Marthon, Laugerie-Haute, Les Jean-Blancs, Le Pech de la Boissière, Badegoule, Beauregard, La Chapelle St-Mesmin.

Les divers stades du Magdalénien, avec les faciès divergeants mais dont les lignes principales sont bien établies, ne seront pas ici l'objet d'une révision tant il nous semble que le sujet est parfaitement connu de tous.

Nous profiterons plutôt de cet aperçu sur le Paléolithique supérieur pour vous entretenir d'une industrie gréseuse spéciale, dont les caractéristiques sont de présenter un débitage et un façonnement par travail sur enclume, bloc contre bloc, et de nombreuses formes appointées à section subtrapézoïdales auxquelles la dénomination de «pics» fut attribuée. On y trouve, en plus, certains types de racloirs et d'outils divers dont l'usage paraît difficile à imaginer. Cet ensemble, dont les premiers exemples et fort probablement les plus récents furent rencontrés en position stratigraphique imprécise au Nord-Ouest de Paris sur les collines de Montmorency, a été rattaché successivement au Campignien et au Mésolithique.

Les complications survinrent lorsqu'il fallut expliquer la présence d'horizons magdaléniens superposés à cette industrie à «La Vignette» en Seine-et-Marne.

Sa position Paléolithique semble être confirmée par les fouilles récentes de Malesherbes (Loiret), où les instruments de grès et leurs ateliers de taille sont situés — dans une indépendance très nette — sous un Solutréen, un Epipaléolithique et trois horizons mésolithiques, sans compter, bien entendu, des foyers néolithiques et de la protohistoire.

La curiosité s'éveille en France à l'égard de l'Épipaléolithique et de la naissance du Mésolithique.

On commence à citer des gisements qui fournissent des industries qualifiées pour la plupart d'atypiques car elles ne se rattachent pas directement aux familles bien connues, soit paléolithiques ou mésolithiques.

Citons, pour la France septentrionale: Evreux, presque certainement Montières-Etouvy, et plusieurs grottes de l'Ile-de-France auxquelles on peut ajouter les trouvailles anciennes d'Hydrequent dans le Pas-de-Calais.

Ces gisements fournissent un débitage sur lames avec types à tronquatures transverses et grandes pointes gravettoïdes accompagnées de grattoirs et burins dont l'ensemble n'est pas sans analogie avec les industries du Nord: Callenhardtien, Pinnergiennes, Tjongériennes et Cresswelliennes.

Notons que certaines couches des grottes de Seine-et-Oise et Seine-et-Marne contiennent des centaines de bâtonnets à section hémicirculaire avec incision médiane semblables aux types déterminés comme aiguisoires dans l'Ahrensbourgien de Stellmoor. D'autre part on assiste, dans l'évolution typologique postérieure, à l'apparition des triangles scalènes étirés associés aux microburins. Il s'agit d'un caractère déjà signalé dans les phases magdaléniennes terminales dont un excellent exemple est la couche paléolithique du Martinet à Sauveterre-La-Lémance et dont la note s'accroît dans le Sauveterrien classique avec les pointes dites «de Sauveterre». Cet horizon sauveterrien que l'on rencontre d'une façon constante dans l'Ile-de-France, caractérisé par sa teinte brunâtre résultant d'une forte teneur en limonite, pourrait être mis en parallèle avec le Préboréal Finiglacial, ainsi que nous l'avons signalé dans une récente note à la Société Préhistorique Française. Nous sommes donc ici à l'aurore du Mésolithique.

Il est intéressant d'observer que l'évolution complexe épipaléolithico-mésolithique, dont nous venons de parler, offre des caractères analogues dans de récentes découvertes pyrénéennes non publiées, dans d'autres du Lot (Cusoul de Gramat) et de Dordogne. Il y aurait, semble-t-il déjà une étude d'ensemble à réaliser qui pourrait mettre en parallèle le Sauveterrien et l'Azilien et éclaircir la vision française des apports méridionaux et du Nord dans les stades immédiatement antérieurs.

Quoi qu'il en soit, pour cette phase non encore bien élucidée, que pouvons-nous discerner dans l'analyse de la vision synthétique actuelle du Paléolithique français: Courants d'influence discutables (thèse de nos prédécesseurs) — Polygénèse certaine des différentes industries Métissage par phases de transition alternées et évolutions autochtones, probablement très nombreuses, modifiant en certains points le tableau classique habituellement utilisé, lequel reste néanmoins, jusqu'à plus ample information, le cadre directeur général le plus pratique.